
« Des livres à la fois si proches et si lointains » : les échanges littéraires à Montréal durant les années 1950

Patricia Godbout

*Département des lettres et communications
Université de Sherbrooke*

Au cours des années 1950, nous pouvons assurément affirmer que certains écrivains anglophones et francophones vivant à Montréal entretenaient, sur le plan personnel, des relations avec des écrivains de « l'autre » groupe. Mais il reste que les activités littéraires de chacun de ces groupes se déroulaient, pour l'essentiel, comme si l'autre n'existait pas. Ainsi, Jean-Charles Bonenfant a raison d'affirmer en 1956 que pour les Canadiens français, « la littérature canadienne-anglaise est une littérature étrangère » ([1956] 1967 : 257). Il reconnaît toutefois que plusieurs lecteurs « prétendirent s'intéresser » à la trentaine d'articles qu'il publia dans la *Revue de l'Université Laval* sur les romanciers canadiens-anglais, articles « qui leur révélaient des livres à la fois si proches et si lointains » (1967 : 260).

J'ai choisi ici de m'intéresser à deux figures anglo-montréalaises importantes de cette époque, Frank Scott et Louis Dudek, pour essayer de cerner à travers eux la réalité des rapports qui existaient entre écrivains anglais et français à Montréal, durant la décennie qui a précédé la Révolution tranquille.

POÉSIE ET POLITIQUE

Francis Reginald Scott (1899-1985), dit Frank Scott, est issu d'une famille respectable de la ville de Québec. Son père est un archidiacre de l'Église anglicane, poète à ses heures et, bien sûr, associé, aux yeux des francophones de Québec, à l'*establishment* anglais. Mais Canon Scott est un homme à la personnalité engageante, dont la poésie laurentienne se rapproche quelque peu de la poésie dite du terroir. De plus, le courage dont il fait preuve durant la Première Guerre mondiale en venant au secours de soldats anglais et français au front contribue grandement à atténuer les différends entre les deux groupes. Frank Scott grandit dans un climat de serre chaude tout empreint de canadianisme, d'anglo-catholicisme et d'impérialisme.

Au printemps de 1918, des émeutes anticonscriptionnistes éclatent dans les rues de Québec. De chez lui, Frank Scott entend la rumeur de la foule et note dans son journal : « Ces Canadiens français ne sont pas britanniques » (Djwa, 1987: 39)¹. Il prend alors conscience de l'extrême fragilité de cette « entente cordiale » entre Français et Anglais au Québec (Djwa, 1987 : 40)².

En 1920, c'est le passage obligé par Oxford University, où Scott s'initie aux préceptes de la Fabian Society et commence à réfléchir au statut colonial du Canada. Il voyage en Europe et il est touché par la beauté et la richesse culturelle de ce continent.

En 1923, c'est le dur retour à l'indigence culturelle de Montréal, une ville où règnent toujours la mesquinerie et le grand capital. Comme plusieurs de ses contemporains, Scott se sent ici comme un Britannique en exil. La véritable beauté qui, pour lui, est symbolique de l'identité canadienne, il la trouve dans le paysage laurentien, auquel il est très attaché depuis l'enfance. Scott est animé du désir de protéger le milieu artistique et culturel des assauts de l'industrie. Il s'engage alors dans une longue recherche formelle, qui s'appliquera aussi bien à la politique qu'à la poésie.

1. Nous traduisons.

2. En français dans le texte.

L'épouse de Scott, Marian Dale, est peintre. Elle a connu des artistes comme Edwin Holgate et Pegi Nicol durant ses études à la Montreal Art Gallery. En 1931, elle fait la connaissance de John Lyman, de retour de Paris. Les samedis soirs, les Lyman réunissent chez eux l'avant-garde francophone et anglophone de l'époque, les Alfred Pellan, Jean Palardy et autres ; bien sûr, les Scott sont du nombre. Frank Scott étudie le droit (1924-1926) à l'Université McGill et y obtient un poste de professeur de droit constitutionnel en 1928.

Tout au long des années 1930, durant lesquelles Scott engage une lutte pour l'égalité politique du Canada par rapport à la Grande-Bretagne, un autre nationalisme est en train de s'affirmer au sein du Québec français. Avivé par la Crise économique, il s'appuie lui aussi sur un désir d'égalité politique, mais avec le Canada anglais.

En 1937, le gouvernement d'Union nationale de Maurice Duplessis adopte la « Loi du cadenas », qui donne à la police le pouvoir de mettre le cadenas sur la porte de tout lieu soupçonné de servir à la propagation du communisme. Rappelons que, pour les besoins de la cause, on mettait alors dans le même sac socialistes, bolchéviques et communistes. Dans un article paru en 1938 dans *Foreign Affairs*, Scott explique que si le gouvernement duplessiste sent le besoin de déployer l'artillerie lourde pour mater un mouvement communiste somme toute très marginal au Québec, c'est sans doute que le nouveau vent de libéralisme qui souffle sur la province menace la mainmise idéologique de l'Église sur ses ouailles (Djwa, 1987 : 170). Nous connaissons l'opposition traditionnelle de l'influent clergé québécois de l'époque aux principes de la Révolution française qui, selon les autorités cléricales, a vicié l'Église de France. Dans cette optique, la fraternité prônée par les socialistes ne pouvait être perçue que comme un pas vers l'athéisme.

Alors que se profile la Seconde Guerre mondiale, il apparaît très difficile d'en venir à une politique acceptable à la fois pour les Canadiens anglais et pour les Canadiens français. À ceux-ci, on rappelle leur héritage français et la nécessité de rester à l'écart des guerres impérialistes ; chez ceux-là, on fait jouer la fibre de la loyauté envers la mère patrie.

Scott est déchiré : après la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle un de ses frères est mort au champ de bataille, Scott adopte une position antimilitariste. Au début de la Seconde Guerre mondiale, il maintient cette position, qui le rend sympathique aux Canadiens français généralement opposés à la conscription. Comme il l'écrit dans un article paru en juin 1942 dans *The Canadian Forum* et qui lui attire les foudres de l'*establishment* canadien, ce NON à la conscription signifie que le Québec « ne veut pas que ses enfants meurent pour un autre pays que le sien » (Djwa, 1987 : 201)³. Mais à mesure que la guerre perdure et que les bombes d'Hitler détruisent son Albion bien-aimée, Scott est amené à revoir sa position : il commence à se rendre compte que la position qu'il a défendue jusque-là sur le droit du Canada à la neutralité dans ce conflit, quoique justifiable sur le plan intellectuel, ne tient pas compte de la composante affective.

En 1942, Frank Scott est élu à la tête de la Canadian Commonwealth Federation (CCF), l'ancêtre du Nouveau Parti démocratique (NPD), le parti politique qui formera deux ans plus tard le gouvernement provincial de la Saskatchewan. Mais au Québec, bien qu'un certain nombre de jeunes Québécois, dont l'écrivain Roger Lemelin, s'intéressent à la CCF, les militants de ce parti sont obligés de reconnaître au bout d'un certain temps qu'il leur est difficile de se faire accepter dans la province, parce qu'on leur a habilement accolé l'étiquette de communistes, d'anglo-saxons et d'impérialistes.

Nous arrivons à la décennie 1950-1960, au cours de laquelle Scott atteint la notoriété comme poète (avec la parution des recueils *Events and Signals*, en 1954, et *The Eye of the Needle : Satires, Sorties, Sundries*, en 1957) et comme juriste. Nous connaissons en effet sa participation à la cause qui a fini par invalider la célèbre « Loi du cadenas », en 1956, de même qu'à l'affaire Roncarelli dans laquelle Maurice Duplessis lui-même fut appelé à la barre et contribua à sa propre défaite. Ces victoires sur Duplessis valurent à Scott le respect d'un bon nombre d'intellectuels canadiens-français. De plus, Scott parlait français, ce qui était plutôt l'exception à l'époque, et il se mêlait souvent à des cercles d'artistes et d'intellectuels francophones.

3. Nous traduisons.

Au milieu des années 1950, par le biais de son ami français Pierre Emmanuel (qui écrivit en 1954 la « Présentation » du *Tombeau des rois*, d'Anne Hébert), Scott invite chez lui, avenue Clarke, de petits groupes de poètes montréalais de langue anglaise et française. Il y a, à quelques-unes de ces rencontres, Gaston Miron, Jean-Guy Pilon, Jacques Ferron et d'autres. Les échanges sont cordiaux, sans plus. Comme le dit Louis Dudek : « *We were glad to meet them. They were glad to meet us. That's about it.* »

En 1955, Arthur James Marshall Smith, qui est invité à préparer une nouvelle anthologie qui s'intitulera *The Oxford Book of Canadian Verse*, demande conseil à son ami Frank ; ce dernier lui fait alors nombre de suggestions sur les poètes canadiens-français à y inclure. Scott est de plus le seul anglophone invité à la première Rencontre annuelle des poètes canadiens, organisée en 1957 par Jean-Guy Pilon.

La traduction était perçue par Scott comme une manière de jeter un pont entre les cultures. Comme l'explique Kathy Mezei :

Depuis les années cinquante [...] les traducteurs canadiens-anglais se sont chargés de la mission politique de jeter un pont entre les deux solitudes. Les traducteurs et poètes F.R. Scott, John Glassco, A.J.M. Smith et G.V. Downes étaient poussés à traduire les poètes québécois (Gaston Miron, Roland Giguère, Anne Hébert, Paul Chamberland) en partie parce qu'ils étaient attirés par leur (ré)invention poétique novatrice du pays incertain du Québec, mais aussi parce qu'ils croyaient qu'en lisant ces poèmes, les Canadiens anglais commenceraient à comprendre « l'autre » (1994 : 88-89)⁵.

Scott contribua ainsi à faire connaître Saint-Denys Garneau et Anne Hébert au Canada anglais. Sa correspondance avec celle-ci au sujet de la traduction du poème *Le Tombeau des rois* a d'ailleurs donné naissance à un livre, *Dialogue sur la traduction*, publié en 1970. Mais malgré cette curiosité et cette bonne volonté que beaucoup lui reconnaissent, Scott était, pour des raisons « congénitales », selon Jean-Charles Falardeau, incapable de dépasser un certain stade dans sa compréhension de la mentalité de ses compatriotes canadiens-français (Djwa, 1987 : 329).

4. Louis Dudek, entrevue, Ayer's Cliff, 2 novembre 1996.

5. Nous traduisons.

Au cours des années 1960, et notamment à l'occasion de sa participation aux travaux de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, Scott, le jeune radical des années 1930 et 1940 qui s'était fait le champion des causes antiduplessistes, adopte dans le dossier constitutionnel des positions centralisatrices qui vont à l'encontre des revendications des Québécois francophones.

Il faut dire que la mort de Duplessis et l'émergence de la Révolution tranquille provoquèrent la dissolution d'anciennes alliances politiques. Dans son « Adieu au PSD » (Parti social-démocrate, filiale québécoise de la CCF), Jacques Ferron parle de la « défaite du pancanadianisme » (1975 : 30). Selon lui, le français et l'anglais « ont fait un mariage blanc ». Il raconte ainsi avoir demandé au « très digne et très estimé Frank Scott » ce qu'il ferait si la majorité québécoise lui imposait par exemple la francisation de l'Université McGill. Pour toute réponse, écrit Ferron, il « leva ses grands bras vers le ciel et s'en alla comme un épouvantail dérangé par un moineau » (Ferron, 1975 : 31).

Nous savons que Frank Scott sert de figure symbolique à Ferron dans son œuvre ; c'est bien sûr la figure de « l'Autre », avec lequel il engage un dialogue sur la place de l'Anglais au Québec, mais c'est aussi, comme certaines études l'ont déjà montré (voir Bednarski, 1989 et 1995), l'image aliénante de soi-même. La biographe de Scott, Sandra Djwa, explique que l'idée de se servir de Scott comme figure emblématique dans ses romans est venue à Ferron après avoir entendu une anecdote racontée par Scott lui-même. Cette anecdote concerne un certain pot de marmelade que son père avait convaincu les ouvriers de placer sous le monument Wolfe, sur les plaines d'Abraham, à Québec, au moment où celui-ci fut restauré, au tournant du siècle. Dans ce pot, le révérend Scott avait placé un de ses poèmes et un sou noir pour chacun de ses six enfants. En 1963, après qu'une bombe eut fait sauter le monument, le frère de Scott lui passa un coup de fil pour lui faire savoir que le pot de marmelade avait tenu le coup (Djwa, 1987 : 418-419).

Pendant la guerre, Scott écrivit un poème intitulé *Recovery* dans lequel il pria pour que tout ce qui définissait son univers culturel ne périsse pas :

Fearfully the mind's hands dig
 In the débris of thought, for the lovely body of faith.
 Is she alive after this shock, does she yet breathe ?
 O say that she lives, she is ours, imperishable,
 Say that the crypt stood (1981 : 105).

De la même façon, pour Ferron, le pot de marmelade transformé en confitures de coings devient, comme la crypte dans le poème de Frank Scott, le symbole de la part inaliénable de soi. Aussi, quand Ferron, après avoir fait grand usage du personnage de Frank, le congédie, ce dernier part en emportant, comme il se doit, un petit pot de confitures de coings. Cependant, bien que nous ayons pu croire, avec Betty Bednarski, que l'Anglais, personnage nécessaire et significatif associé au projet du pays, avait tiré sa révérence dans l'œuvre ferronienne après 1970, nous constatons avec elle, dans son texte « De l'anglicité chez Ferron », que l'Anglais est là, « à la fin », de manière équivoque, comme il se doit (Bednarsky, 1995 : 209).

DIRE CE QUI DOIT ÊTRE DIT

Tournons-nous maintenant vers le poète et critique montréalais Louis Dudek. Né en 1918 de parents catholiques d'origine polonaise, il a grandi dans l'est de Montréal, dans le quartier Hochelaga où s'était installée une petite communauté polonaise. À l'école secondaire protestante, il se lie d'amitié avec des Canadiens français qui se sentaient, comme lui, un peu étrangers dans cette école.

Comme il le raconte dans un article paru dans *The Gazette*, en 1980, ses premiers contacts avec la littérature canadienne-française remontent à 1940 à peu près quand un ami canadien-français lui a fait découvrir Émile Nelligan. Enthousiaste, il traduit quelques-uns de ses poèmes qui paraîtront dans la revue *First Statement*. Il découvre aussi Jean Narrache et décide également de le traduire. Il traduit ceux qu'il aime pour les faire connaître, mais aussi pour s'exprimer à travers eux. Aux yeux de certains critiques, dit-il, Jean Narrache n'était qu'un faiseur de vers sans importance, loin d'égaliser Anne Hébert ou Saint-Denys Garneau, mais Dudek avait le sentiment que

Jean Narrache disait ce qui devait être dit, et c'est ce qui lui importait.

À l'époque, au début des années 1940, Dudek vient de terminer son baccalauréat à McGill et il trouve un emploi dans une agence de publicité. Un peu plus tard, dans une autre agence, il travaille avec Yves Thériault, qui aspire comme lui à devenir écrivain. En 1943, Dudek se rend à New York, à l'Université Columbia, pour y entreprendre des études de doctorat ; sa thèse intitulée *Literature and the Press* sera publiée en 1960. En 1951, il est de retour à Montréal et commence à enseigner à McGill.

Dudek publie son premier recueil de poèmes, *East of the City*, en 1946 ; plusieurs autres livres suivront au cours de la décennie suivante. Pour Dudek, le milieu des années 1950 a été « un beau moment de convergence »⁶ entre écrivains anglophones et francophones montréalais, et il attribue cette convergence au fait que, de part et d'autre, on cherchait à se défaire du poids d'une lourde tradition. En anglais, la poésie d'Irving Layton, de Raymond Souster, de Dudek et d'autres s'inscrit dans ce mouvement de libération de la poésie moderne au Canada. Et, parce que des gens comme Scott et Dudek lisaient aussi la littérature de langue française, ils ont compris à un certain moment, selon l'expression de Dudek, que « quelque chose de formidable était en train de se produire »⁷ de ce côté-là.

D'autre part, Louis Dudek savait très bien que même si Frank Scott et d'autres collègues s'étaient mis à traduire les poètes canadiens-français, ceux-ci n'étaient pas intéressés à leur rendre la politesse en traduisant Scott, Smith et consorts. Dans un supplément littéraire du *Devoir* publié en 1959, Gilles Marcotte remarque la curiosité moins grande des Canadiens français à l'égard de la littérature canadienne-anglaise, qui tient peut-être, selon lui, au fait qu'ils sont une minorité au Canada et qu'une minorité est naturellement portée à insister sur les valeurs qui la distinguent. Notant que « l'attention à l'autre est le signe le plus sûr de la maturité », Marcotte poursuit en émettant le souhait que cette

6. Louis Dudek, entrevue, 2 novembre 1996. Nous traduisons.

7. Louis Dudek, entrevue, 2 novembre 1996. Nous traduisons.

cohabitation « avec un groupe humain dont les ressources culturelles diffèrent des nôtres » soit, « plutôt qu'un empêchement, une incitation à vivre plus largement » (1959 : 1).

Quoi qu'il en soit, le moment de convergence dont parle Dudek semble avoir été de courte durée, à l'image des rencontres chez Frank Scott qui furent somme toute peu nombreuses. Chez Dudek, cela semble avoir laissé un goût amer; en 1968, dans un texte intitulé « Les poètes montréalais », il écrit en effet : « le degré précis de progrès, ou plutôt d'absence de progrès dans nos relations culturelles suffit à rendre les poètes amèrement sensibles à cette absence, désireux d'y suppléer ou enclins à maudire le sort qui les rend impuissants à le faire » (1992 : 301).

REVENUS DE TOUTE ILLUSION

Au sujet du Montréal de 1945, soit au moment de la publication des romans *Two Solitudes*, de Hugh MacLennan, et *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, G.-André Vachon écrit :

La sensibilité spatiale de l'anglophone montréalais embrasse peut-être l'immense vide qui, d'un océan à l'autre et du 48^e parallèle à la Terre de Baffin, s'appelle le Canada. [...] Mais le Montréalais francophone commence à comprendre, en 1945, qu'au moins l'un des deux Océans dont s'enorgueillit le Dominion, et les Rocheuses qu'il ne verra jamais, et l'inimaginable Plaine centrale où subsistent, lui affirme-t-on, des « minorités » de langue française, l'Ontario même, et les régions orientales peuplées par les valeureux mais légendaires Acadiens, ne font plus partie de son espace natal. Les frontières du pays réel sont encore mal définies; une seule chose est sûre : ce pays a « refoulé », depuis le temps des grands-parents, et au-delà, de ces demi-dieux explorateurs, colonisateurs, soldats d'empire dont parlaient l'Histoire et la Géographie de l'école primaire (1970 : 134-135).

Dans le même esprit, Jacques Ferron écrit en 1960 : « Et nous voilà dans nos frontières, revenus de toute illusion » (1975 : 30).

Il n'est pas inutile de replacer dans ce contexte les rapports entre écrivains montréalais anglophones et francophones durant les années 1950. En effet, la littérature québécoise est née à la fin de cette décennie, ou au début de la suivante, quand des écrivains comme Gaston Miron et les rédacteurs de *Parti pris* ont cessé de se

définir comme appartenant à la littérature canadienne-française. Ils se voyaient comme des poètes, des romanciers et des essayistes d'une littérature québécoise en émergence. Ces jeunes auteurs voulaient clairement fonder une littérature nationale et, pour ce faire, il fallait qu'elle existe en français et donc qu'elle exclue la littérature écrite en anglais au Québec.

On a fondé cette littérature sur une langue, explique Jacques Godbout, et toute la démarche, par la suite, plus ou moins indépendantiste, plus ou moins souveraine, a découlé de cette approche. Donc, les relations de type littéraire entre l'Anglais et le Français en sont restées à *Two Solitudes*. Cela ne pouvait pas aller plus loin, parce que les deux solitudes permettaient justement les deux littératures et que les deux littératures permettaient de poursuivre la notion d'identité nationale⁸.

Pour revenir à Ferron, nous nous souviendrons qu'il disait de Hugh MacLennan que c'était un incurable imbécile qui n'avait jamais rien écrit que ce roman, *Two Solitudes*. Et nous conviendrons aussi, avec Betty Bednarski, que l'œuvre de Ferron est « [a]nti-*Deux solitudes* [...] par tout ce qui en elle tente d'engager dans un rapport d'interaction entre les deux ethnies » (1989 : 77). J'ajouterais que Ferron « reprochait » précisément à l'Anglais en lui et hors de lui de ne pas le laisser en paix : *his Englishness wouldn't leave him alone*. Dans *L'appendice aux confitures de coings*, il déplore en effet que nous ne puissions plus éviter l'Anglais comme naguère (Ferron, 1990 : 148).

Mais que nous adhérons ou non à tout ce que véhicule l'image des deux solitudes, il n'en demeure pas moins qu'à l'approche de la fin de la décennie 1950-1960, les écrivains francophones de Montréal semblent avoir ressenti de façon de plus en plus impérieuse le besoin de « tuer Frank ».

8. Jacques Godbout, entrevue, Montréal, 2 avril 1997.

Bibliographie

- Bednarski, Betty (1989), *Autour de Ferron : littérature, traduction, altérité*, Toronto, Éditions du GREF.
- Bednarski, Betty (1995), « De l'anglicité chez Ferron : retours et prolongements », dans Ginette Michaud (dir.), *L'autre Ferron*, Montréal, Fides, p. 199-220.
- Bonenfant, Jean-Charles ([1956] 1967), « L'influence de la littérature canadienne-anglaise au Canada français », dans Louis Dudek et Michael Gnarowski (dir.), *The Making of Modern Poetry in Canada*, Toronto, Ryerson Press, p. 256-264.
- Djwa, Sandra (1987), *The Politics of the Imagination : a Life of F. R. Scott*, Toronto, McClelland et Stewart.
- Dudek, Louis (1946), *East of the City*, Toronto, Ryerson Press.
- Dudek, Louis (1960), *Literature and the Press : a History of Printing, Printed Media and their Relation to Literature*, Toronto, Ryerson Press.
- Dudek, Louis (1980), « On Getting to Know Nelligan and Others », *The Gazette* (5 juillet).
- Dudek, Louis (1992), « Les poètes montréalais », dans Nathalie Fredette (dir.), *Montréal en prose 1892-1992*, Montréal, L'Hexagone, p. 298-304.
- Ferron, Jacques (1975), « Adieu au PSD », dans Jacques Ferron, *Escarmouches : la longue passe*, tome 1, Montréal, Leméac, p. 23-39.
- Ferron, Jacques (1990), *Les confitures de coings : nouvelle version de La Nuit; suivi de L'appendice aux confitures de coings, ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell*, Montréal, L'Hexagone (coll. Typo).
- Hébert, Anne, et Frank Scott (1970), *Dialogue sur la traduction : à propos du Tombeau des rois*, Montréal, HMH (coll. Sur parole).
- Marcotte, Gilles (1959), « La littérature sera-t-elle le trait d'union de nos cultures ? », *Le Devoir littéraire*, supplément (samedi 28 novembre), p. 1.
- Mezei, Kathy (1994), « Translation as Metonymy: Bridges and Bilingualism », *Ellipse*, 51, p. 85-102.
- Scott, Francis Reginald (1954), *Events and Signals*, Toronto, Ryerson Press.
- Scott, Francis Reginald (1957), *The Eye of the Needle : Satires, Sorties, Sundries*, Montréal, Contact Press.
- Scott, Francis Reginald (1981), *The Collected Poems of F. R. Scott*, Toronto, McClelland et Stewart.
- Vachon, G.-André (1970), « Gaston Miron, ou l'invention de la substance », dans *Gaston Miron, L'homme rapaillé*, Montréal, PUM (coll. du Prix de la revue Études françaises), p. 133-149.